



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale Partage à l'Identique 2.0 France.

www.fantomurbo.fr

François Dubos

FUITES

Nouvelle

2013-2016

1.

Plic. Ploc.

Alain ouvre un œil. Il fait toujours nuit. Lentement, il s'extrait du lit de camp inconfortable. Ses os et ses muscles sont douloureux. L'unique robinet de la cabane goutte. Il goutte depuis son arrivée, ce qui commence à l'agacer presque autant que la créature qui rôde à l'extérieur. Il serre rageusement l'importun. Qui continue à goutter sans sourciller.

Il s'approche de la fenêtre, écarte le rideau. Dehors, à quelques mètres seulement, la forêt avale la pâle clarté lunaire.

Tapie dans l'ombre des chênes entourant la maison, elle l'observe. Il sait qu'elle est là. Elle n'est pas discrète du tout. Elle fait même un sacré barouf dans les hautes fourrées, haletante et grognante comme un buffle à bout de souffle. Un souffle court ponctué de petits hoquets réguliers.

Derrière la faible protection de sa fenêtre, il avale une gorgée de vodka. Directement au goulot, hop. Incapable de détacher ses yeux de ceux qui le fixent en retour. A quoi ressemble-t-elle vraiment ? Elle a dû être plus ou moins humaine à une époque. Un joli corps, de larges hanches. Et ce qu'il devine être une paire de seins ronds, dont le mouvement épouse celui, plus chaloupé, des épaules. Une tête hirsute, surtout, dodelinante et grasse. Tout autour, de longs et épais cheveux noirs, qui dissimulent en partie son visage. Elle se déplace à quatre pattes, gambade par petits bonds précis. Rien de résolument féminin.

Alain soupire. Depuis son poste d'observation, dans la petite cabane de rondins, il a

certainement déjà passé plusieurs heures à scruter l'obscurité. A sa recherche. Depuis combien de temps elle maraude, difficile à dire. Maintenant qu'il a pris conscience de sa présence, il la voit chaque soir. Elle tourne sans but, d'arbre en arbre, prenant soin de ne pas quitter l'orée protectrice du bois. Elle l'effraye un peu. L'intrigue aussi. Tout comme l'effraye et l'intrigue la nature muette autour de lui. Il se croyait seul. Une solitude voulue, assumée et dont il profite à sa façon. Avec une bouteille d'alcool.

Mon doux vertige. Hic !

Il ricane pour lui même, jette un coup d'œil nerveux aux caisses entreposées dans la cabane. Elles n'ont pas bougé. Personne ne les a volées. Ses précieux litrons. De quoi passer le temps. De quoi chasser le temps, plutôt, et pendant très longtemps. Il arrache une nouvelle gorgée et reporte son attention sur la chose tapie dehors.

Un long bras blanc sort des fourrés. Un pâle serpent, émergeant des ténèbres avec une infinie lenteur. Une main tendue vers la cabane. Du genre fermement tendue. Vers la fenêtre.

Vers lui.

Il ravale un hoquet. Quelques veines bleues saillent à la surface de la peau blafarde, frissonnante de plaisir.

La main atteint le sol, prend appui sur l'herbe cendrée. La tête hirsute apparaît à sa suite entre les feuillages, dodelinant d'avant en arrière, de droite à gauche. Alain ne peut toujours pas détailler le visage sous le chaos de la chevelure, mais il distingue l'éclat d'un œil. Des dents aussi, étonnamment blanches et brillantes. Vivantes. Un sourire ?

Ne viens pas. Ne t'approche pas.

Ses doigts se resserrent sur le goulot froid. Encore une gorgée. Encore une.

2.

Séduisante à sa façon, la bête n'est pas amicale.

Alain a découvert les marques de griffes sur sa porte dès le deuxième jour. Sans pouvoir expliquer pourquoi, il leur attribue valeur de message. D'avertissement. Dans le style : *Je t'aime bien, l'ami, mais t'éternises dans le coin.*

Il a également trouvé du sang. De minuscules flaques qui maculent une piste de cailloux plats, du seuil de la cabane jusqu'à la forêt. Elles scintillent dans la lumière automnale. Peut-être s'est-elle blessée.

Des années auparavant, il en a remarqué de semblables à la surface du drap conjugal. Sarah refaisait le lit, semblant les ignorer avec une application toute féminine. Leurs regards s'étaient croisés une seconde, et elle avait souri en haussant les épaules.

- Désolée.

Y a pas de quoi ma puce.

Elle avait pudiquement recouvert les marques de ses menstruations nocturnes avec la couette. Un geste trop maladroit pour parvenir à dissimuler sa gêne.

- C'est venu pendant la nuit. Je pensais pas, avait-elle murmuré en portant ses mains à son

visage.

Alain avait cherché quelque-chose à dire. Quelque-chose du genre : *Ça n'a aucune importance. Juste quelques tâches sèches. Je t'aime.* Mais les mots n'étaient pas venus, pas assez vite.

- Je changerai les draps demain, avait conclu Sarah d'une voix absente.

Seul devant la cabane, Alain jette un coup d'œil au ciel. Il n'a pas gardé de montre avec lui. Son vieux break a bien une horloge digitale intégrée, mais il faudrait ouvrir les portières, mettre le contact... Et au fond, il préfère ne pas avoir conscience du temps. Tout ce dont il a besoin, grosso modo, c'est de savoir quand le soir va se décider à naître. La chose ne vient qu'à la nuit tombée.

Je viens pendant la nuit.

- Je sais bien, dit-il à voix haute. Je rentre pour ne pas me faire manger.

Il frissonne puis sourit. Elle lui fait de l'effet, la bestiole.

Le soleil n'est pas encore couché. Encore une ou deux heures pour couper du bois. Une tâche ardue à en croire les rares personnes avec lesquelles il en a parfois parlé. Tout est dans la force de frappe et l'exactitude de l'angle d'attaque. Il s'agit surtout de ne pas rater le billot.

Histoire de ne pas se retrouver seul au milieu de nulle-part avec une hache dans le pied. Quitte à mourir en ermite, autant que ce soit digne, n'est-ce pas ?

Il déverrouille la petite remise adossée à la cabane. Là où le précédent propriétaire entreposait les outils de jardinage, de vieux bibelots rongés par l'humidité et une magnifique hache. Les bûches sont soigneusement entreposées sous une bâche, à quelques mètres. Le petit billot, tronc d'un chêne tranché droit, se trouve juste devant.

Alain pose la première bûche sur le socle et se frotte les mains. Un coup d'essai, un coup de maître. Pas le choix.

Il lève la hache au-dessus de sa tête, à bout de bras. Il s'incline et abat l'outil d'un geste. La lame fend l'air, puis le bois, éclatant la bûche avec un craquement sonore.

Les deux morceaux de bois tombent au pied du billot. Alain contemple son œuvre avec incrédulité. Une envie de rire soudaine, irrépressible. Bêtement, les épaules secouées de hoquets.

Non loin de là, tout près de lui, un autre rire se fait entendre. Les éclats d'une voix aiguë, légère et féline. Pas tout à fait humaine. Son sang se glace dans ses veines. Il tourne la tête vers elle, accroupie dans les fourrés. Petite chose absurde le fixant de ses yeux noirs. Son visage couvert de crasse, en partie dissimulé par son épaisse tignasse de jais, déformé par une grimace. Les lèvres noires retroussées comme les plaies d'une blessure sur une double rangée de dents blanches.

3.

Le parfum de Sarah flotte encore dans la voiture.

Entêtant, bien trop prégnant pour un souvenir. Elle pourrait être sur le siège du passager, à

roupiller ou à surveiller la route d'un regard songeur. Il entend quasiment sa respiration.

Au volant du break, il remonte la dernière route du bout du monde. Il y a quelque-chose d'aussi angoissant que reposant dans ce désert vert. Calme comme un cimetière. La certitude d'être seul constitue un sentiment étrange. Réconfort et angoisse. Lumière et ténèbres. La lumière d'un néon qui s'allume et s'éteint sans cesse.

L'une de ces douces journées d'été, où l'odeur de la terre remonte dans l'air et ralentit tout. Le genre de moment paisible où la dernière chose à laquelle on s'attend, c'est à ce qu'un événement foncièrement désagréable nous arrive.

Ils sont en voiture, Sarah, Oscar et lui. Ils roulent, se laissent tous trois aller à la même douce torpeur. Une route alanguie, et un peu de fatigue sur les épaules. Une musique sans âge dans l'autoradio. Perdu dans ses rêveries, il ne prête attention que très tard à l'ombre menaçante qui grandit dans son rétroviseur. Réprime un sursaut en entendant le moteur de la voiture rugir derrière lui.

- Oh mon dieu ! crie Sarah, pétrifiée, en se redressant d'un bond sur son siège. Mais enfin fais quelque chose !

Dans son rehausseur, Oscar se contorsionne pour apercevoir la source de l'émoi général. Alain revoit sa touffe de cheveux dressée à hauteur de banquette.

La voiture est si près qu'Alain a une seconde la certitude qu'elle va lui rentrer dedans. En proie à une panique soudaine, il évite de tourner trop brusquement le volant. Impossible d'apercevoir le visage du chauffard, bien qu'il affirme sa présence furibarde en enchaînant les appels de phare et les coups de klaxon.

Le souffle court, Alain marmonne quelques jurons dans l'étroit habitacle du véhicule et adresse un geste désemparé de la main au rétroviseur central. Un coup d'œil au compteur l'assure qu'il roule aussi vite que la loi le permet. Le dingue conduit à tombeau ouvert. A peine une métaphore. Il faut débarrasser le plancher pour ne pas finir dans le décor.

Sans réfléchir, il écrase la pédale d'accélérateur. Le vieux break hurle comme une bête de somme. Le volant et le tableau de bord tremblent avec force. Le vacarme lui pulvérise les oreilles. Mais la douleur est le cadet de ses soucis, à cet instant. Il faut échapper à ce fou avant tout le reste, et protéger sa famille.

Protéger ta famille.

La solution surgit quelques secondes plus tard sous la forme d'un panneau de sortie. Une saloperie de sortie de secours.

Son poursuivant ne semble pas s'en apercevoir, redoublant de virulence, appels de phares et coups de klaxon. Alain ne pense plus, crispé sur son volant. Il guette l'aire de repos comme une bête traquée.

- Bordel de merde de bordel de merde.

Il n'a pas le temps d'arriver jusqu'à l'aire. En plein virage, l'autre véhicule fait une embardée et le dépasse dans un rugissement mécanique. Si vite qu'Alain ne peut même pas discerner le visage du conducteur. Un doigt tendu dans sa direction. La voiture, une sorte d'utilitaire massif d'un blanc poussiéreux, se rabat brutalement et poursuit sa course folle.

Alain ne ralentit pas tout de suite, abasourdi par l'agression. Impossible de réfléchir.

- Espèce de malade.

Même plus la force de s'énerver. Il se gare sur l'aire de repos. Un bol d'air. L'envie de vomir le secoue mais disparaît aussitôt. L'idée qu'il vient de faire l'objet d'une tentative d'homicide l'effleure un instant. Sur sa place, le vieux break semble lui-aussi hors d'haleine. Sa carrosserie tremble encore, constellée d'une fine bruine scintillante. Sueur mécanique.

4.

- Z'êtes pas du coin, vous ?

Accoudé à son comptoir, l'homme le fixe avec un mélange de curiosité et de bienveillance. Des bajoues de bouledogue et une épaisse bedaine entre ses deux gros bras. Une étincelle de malice dans les pupilles. La tête d'un ami.

- Ça se voit tant que ça ?

L'homme acquiesce en souriant et reporte son attention sur le journal ouvert devant lui. Alain fait le tour des présentoirs de la station service. Il choisit un magazine sur la pêche. Il n'a jamais pratiqué, mais l'image lui plaît beaucoup. En accord avec la vie en pleine nature. Il s'empare également d'une barre de céréale *Sôjha-D* et d'un paquet de *MaçGumo*. Il pose le tout sur le comptoir. L'homme tapote sur une caisse enregistreuse électronique, d'un doigt hésitant, avant de jeter un coup d'œil à l'extérieur.

- Alors ça et le gasoil, ça nous fait... Soixante-trois vingt-sept, siouplaît.

L'accent traînant et la prononciation approximative des gens de l'Est forcent la sympathie. Alain sort un chéquier, craignant une seconde de se voir refuser ce moyen de paiement. La couverture souple exhibe fièrement le drapeau d'un autre État. L'homme lui tend un stylo.

- Venez de loin ?

- De très loin.

- OK.

Alain signe avec soin, comme il en a l'habitude, puis détache le chèque. Son interlocuteur s'en saisit sans y prêter la moindre attention, toujours affable, et le fait disparaître dans un tiroir.

- Vous savez, c'est la dernière station avant les hauteurs.

- D'accord.

- Après, y a plus rien. Je veux dire... Vraiment plus rien. C'est le bout du monde ici.

Alain veut répondre, mais rien ne vient. La phrase du pompiste se perd dans le silence ambiant. Vaguement embarrassé, il ajoute :

- Enfin, je dis ça, je dis rien. C'est juste que y a pas grand monde à passer par ici. Mis à part les gens du coin bien sûr. Pas bien nombreux. A peine plus que les ours...

Ils échangent un sourire hésitant. Lorsque Alain sent qu'il peut prendre congé sans paraître trop impoli, il fait volte-face et sort.

A l'extérieur, l'air est frais, très frais pour une matinée de juin. Il roule le magazine sous son bras, enfourne la barre de céréales et le paquet de chewing-gum dans l'une des poches de sa veste, puis se dirige vers sa voiture.

Au loin, les montagnes paraissent irréelles, comme peintes sur le ciel. Leurs sommets sont proches, palpables. La lumière matinale baigne l'atmosphère d'une aura surnaturelle. Alain s'installe au volant de la voiture, ignore les protestations du siège. Tout en bouclant sa ceinture, il jette un coup d'œil au compteur. Un rapide calcul mental. Il a quitté la ville depuis sept heures, et accompli neuf-cent-cinquante kilomètres. Chaque pause sur les aires d'autoroute rend le voyage plus improbable. A mesure que le temps passe, l'impression de ne plus sentir le sol sous ses pieds s'accroît. Quelque chose se dérobe, inlassablement. Glisse un peu plus.

Il claque la portière et met le contact. Dernière ligne droite.

5.

La chose n'a pas été tout de suite agressive, en fin de compte.

Alain est resté très prudent. Passé le premier effroi d'assister à la parade d'une créature aussi inhabituelle à côté de chez lui, en pleine nuit, il commence même à trouver le phénomène intéressant. Depuis plusieurs mois, sa vie a basculé peu à peu dans une forme d'étrangeté permanente, comme si chaque jour un nouveau pan de réalité perdait de sa consistance.

Plusieurs semaines auparavant, sur les conseils de ses amis, il a pris quelques rendez-vous avec un psychiatre. Le docteur Helmes, spécialisé dans les cas comme le sien. Un homme charmant, la cinquantaine. Peau bronzée, cheveu argent, lunettes à montures métalliques, et une collection incroyable de pulls islandais. Le rationaliste dans toute sa splendeur, engoncé dans son inévitable blouse blanche négligemment ouverte, la tablette à portée de main.

Alain le trouve sympathique. Plein de bonne volonté. Ils parlent, beaucoup, et à chaque séance les choses avancent un peu. Le toubib lui prescrit des médicaments, une légion d'anxiolytiques. Sans doute pas totalement étrangers à la texture légèrement cotonneuse et indolore dont le monde se teinte.

- Je ne peux pas prétendre ressentir ce que vous ressentez. Je n'ai jamais été confronté à une telle catastrophe personnelle. Vous méritez toute ma compassion, Alain. Ce qui vous est arrivé, ce qui vous arrive... Ça ne devrait jamais arriver. A personne.

Il a le chic pour clore élégamment les séances. Toujours une phrase subtile qui résume en quelques mots bien choisis l'ensemble de ce qui a été dit pendant l'heure et demie de consultation. Puis il botte en touche avec une dernière volée de paroles à la fois dures et fondamentalement optimistes.

- Notre monde est cruel, mais il sait aussi se révéler bon. Et quoi qu'il arrive, il faut que vous vous souveniez d'une chose, toujours : vous n'êtes pas seul.

Alain n'a jamais vraiment su quoi faire de cette affirmation, qu'un grand nombre de gens, tous bien intentionnés à l'évidence, lui ressert depuis des mois. Avec raison, bien sûr, et les dieux savent que la compagnie bavarde des amis lui apporte du réconfort.

Malgré tout, plus il continue à vivre, et moins il a envie de communiquer. L'isolement devient un refuge de plus en plus accueillant. Au fil des jours, tout au fond de son esprit, une petite voix s'éveille, fraîche et menue. Féline.

Une petite voix qu'il aurait volontiers donnée à la bête humaine qu'il regarde évoluer à quelques mètres de lui, dans l'herbe haute du jardin. Toute entière à présent, la femme sauvage aux larges hanches avance à quatre pattes. Lentement mais sûrement. Vers lui. L'érotisme carnassier et bestial d'un appel dans la nuit.

Approche-toi, mon coquin.

6.

Sarah est partie sans la moindre parole.

Un mot, simplement, écrit de la main gracile qu'il a si souvent étreinte et couverte de baisers. Un mot abandonné sur la table de la cuisine. Sous la lumière tremblotante du néon. Lapidaire et lâche. Aucune raison à ce silence. Tout simplement rien à dire. Évident. Obscène.

A chaque fois qu'il repense à leur histoire, aux longues années qu'ils ont partagées tous les deux, dans la plus étroite intimité du couple, les souvenirs se font flous, insaisissables. De ce magma mental ne ressort finalement qu'une seule image, morte et lumineuse : celle d'un long tube de lumière, harcelé par les ténèbres.

Dans la cuisine de leur maison, le néon a toujours posé problème. Quand il ne s'allume pas, il vibre et clignote jusqu'à ce que quelqu'un, excédé, monte sur une chaise et lui donne une chiquenaude. Après ça, il lui arrive de s'éteindre complètement. Il refuse de fonctionner ensuite pendant plusieurs heures. Alain promet souvent à Sarah de le changer.

De régler le problème.

- Fais venir un électricien, si tu n'as pas le temps de t'en occuper. Mais pour l'amour du ciel, change ce foutu néon !

Trouver des solutions, c'est ce qu'il fait de mieux. Sarah a toujours été douée pour voir les problèmes bien mieux que les solutions éventuelles. Comme le reste du monde. Lui, sa vie entière tend vers ce but. Aider. Filer un coup de main. Impulser une action. Précipiter la résolution. Sa raison d'être en tant que chef d'équipe du service après-vente, au sein du rayon électroménager d'un Supakaar de la banlieue sud.

Qu'il s'agisse de votre machine à laver ou de votre télévision, si vous avez un problème, nous avons la solution. Nous sommes la solution.

Un sourire, le logo, ça marche toujours. Les gens adorent le sourire. Le signal que quelqu'un prend les choses en main, rétablit la stricte normalité acceptable. Sarah est un peu plus compliquée qu'une machine à laver ou qu'une télévision, toutefois. Bien qu'aussi bruyante. Trop compliquée pour un technicien comme lui. Le genre d'incident qui les laisserait, lui et son équipe, dans un désarroi majeur.

On a un sérieux souci, patron.

En apercevant le mot sur la table, Alain comprend instantanément, sans l'aide d'aucun sous-fifre. Quelque-chose s'est produit. Sarah est partie. Ses mains parcheminées posées sur la table devant lui, sous la lueur crachotante de ce foutu néon. Il aimerait retarder le moment où les lettres vont former des mots sur le papier, puis une phrase, et que cette phrase va prendre son sens. Lui assénant une sentence dont il a déjà conscience. Mais son esprit va trop

vite, tout comme ses yeux et son rythme cardiaque. Son corps piaffe, réclame sa punition. Sarah a écrit, légère, simple et odieuse. Les quelques dernières choses qui ont encore un peu d'importance s'évaporent.

Je suis désolée. Je ne peux pas vivre sans lui.

7.

Ce qui lui a d'abord paru un rire se transforme en une sorte de moquerie.

Alain relève sa hache à hauteur de buste, serrant fermement son manche.

- Qu'est-ce que tu veux, saloperie ? lance-t-il à la créature tapie dans les fourrées.

Il n'obtient pour réponse qu'un nouveau ricanement stupide. L'envie lui vient de s'élaner vers elle, la hache brandie, et de fracasser son visage. Mais il ne parvient pas à se décider. Il repose finalement l'outil contre le billot, ramasse les deux morceaux de bûches au sol et se dirige vers la cabane. Il ne fait pas encore assez sombre pour faire du feu. Un autre besoin à satisfaire. Un besoin autrement plus urgent.

A l'intérieur, il se débarrasse du bois sans même y penser. Ni fermer la porte. Il se rue vers l'une des caisses ouvertes. La dernière bouteille entamée repose en équilibre précaire sur les autres. De la vodka de Pologne, bon marché mais chaude, pleine de promesses. Il retire prestement le bouchon, porte le goulot à ses lèvres. Une, deux, trois longues gorgées. L'alcool coule dans sa gorge, amer et picotant.

Quelque chose s'y mêle, pourtant, une chose qu'il n'a pas vue. Longue et filandreuse. Elle s'immisce sous sa langue, démange son palais, cherche à se faire avaler. Alain crache nerveusement puis plonge deux doigts dans sa bouche. Il parvient à récupérer l'intrus, le retire avec une grimace de dégoût. Une longue masse de cheveux noirs, enduite de salive. Était-elle déjà dans la bouteille avant qu'il manque l'avalier ? Ses mains tremblent. Il cherche en vain la bouteille entamée autour de lui.

Reprendre ses esprits. Il lève des yeux hagards vers la fenêtre. La nuit tombe. La nuit tombe.

La bête.

Il a à peine le temps de faire volte-face que déjà l'insupportable petit rire résonne à l'intérieur de la cabane. Elle est là, goguenarde, accroupie sur le seuil, se tenant au chambranle de ses deux mains blanches. La tête inspecte les lieux. Ses yeux noirs se posent sur lui. Alain recule.

- Laisse moi.

Elle lui adresse un rictus grimaçant, s'avance à l'intérieur. Alain observe ses cuisses blanches se mouvoir, toutes de grâce primitive. Une chaleur se répand dans son bas-ventre. Repoussante. Elle l'attire, cette horreur. S'apercevant de son émoi, elle pouffe, dardant vers lui une longue langue d'un rose maladif.

- Je veux être seul.

Il se laisse tomber au sol, recule encore. Sa main droite heurte une surface froide et lisse. La bouteille. Il s'en empare et la brandit devant lui. Se remet sur pieds en trébuchant.

- Fous le camp ou je te fracasse la tête.

Il a la voix d'un gamin. Pas bien agréable. La peur l'abandonne. A la place, une excitation brûlante, fébrile. La créature poursuit son approche. Sa respiration rebondit entre les murs comme l'écho de grands vents sur la voile d'un bateau. Alain s'étourdit à les écouter. Cette suave invitation le rend fou.

Espèce de salope.

La chose n'est plus qu'à un mètre de lui, accroupie à ses genoux, son interminable langue se plie et se déplie à l'air libre, laissant couler de longs filets de salive sur la crasse de ses joues, de son menton. Alain rit à son tour, tout bas puis de plus en plus fort. A gorge déployée. La créature se tait.

- Es... pèce... de... salope.

Il brandit la bouteille au-dessus de lui, et comme il l'a fait avec la hache sur le billot, l'écrase de toutes ses forces sur l'immonde tête crasseuse. Contrairement à ce qu'il imaginait, la bouteille n'éclate pas. Trop épaisse, sans doute. Elle fait une sorte de bong, un peu lourd. L'objet rebondit dans sa main.

En contrepoint, la bête vacille, sonnée. Elle recule de quelques pas, dans un mouvement ridicule. Un gros crabe pris de tremblote. Elle ne rit plus. Plus du tout. Après quelques secondes d'un silence pesant, un hoquet rauque monte de sa gorge, suivi d'un petit rot sec. Sans demander son reste, elle détale vers la porte.

Alain se lance à sa poursuite.

8.

Le docteur Helmes s'approche de lui alors qu'il attend seul sur le banc des urgences.

Alain n'a jamais beaucoup aimé l'univers hospitalier. Tout ce blanc, ces odeurs chimiques mêlées aux miasmes organiques. Pas bon, ça. Le spectre hésitant de la mort plane, à travers les visions de chairs absentes, de plaies trop réelles pour être complètement vraies.

Memento mori. Souviens-toi que tu vas mourir.

Helmes n'en sent pas moins l'eau de Cologne. Son costume clair ne perd rien de sa superbe sous la blouse blanche.

- Comment allez-vous ?

Se rendant compte de la parfaite stupidité de sa question, le psychiatre écrase une moue embarrassée.

- Je suis là en tant qu'ami, Alain. Pas en tant que thérapeute.

Alain s'efforce de sourire et se lève. Il triture encore le sac de Sarah. Une idée étrange de l'avoir emporté. Qu'est-ce qu'il pensait y trouver ?

- Excusez-moi de vous poser cette question, mais... Est-ce qu'il y a eu des signes ? Quelque-chose qui aurait pu laisser penser qu'elle songeait au suicide ?

- Elle ne parlait plus.

Helmes acquiesce discrètement.

- Sarah parlait tout le temps avant. Depuis, plus un mot. Éteinte.
- Bien sûr. Mais de là à envisager de...
- Oui. Je l'ai pas vu venir.
- Ce n'est pas une chose facile à surmonter.
- Non.

Sur l'instant, Alain sent la colère l'envahir. Helmes et ses gros sabots. Cinq mois qu'ils taillent le bout de gras tous les deux trois heures par semaine, à grands frais. Jamais ils n'ont abordé l'accident.

L'accident.

Qu'est-ce qu'il attend de lui ? Qu'il s'écroule, fonde en larmes, demande pardon aux dieux ?

L'espace d'une seconde, il se remémore le crissement des pneus sur l'asphalte. La sensation fugace de sa propre main vide. Là où il aurait dû sentir cinq doigts en modèle réduit. Mais ils ne sont pas là, ces doigts. La panique chasse la sensation de vide. La panique contamine le sang dans ses tempes. Tout va très vite.

Où sont les cinq petits doigts ?

Ils retombent, là-bas, au bout du bras, avec le reste. Un petit sac informe, voltigeant dans les airs à une allure grotesque, dans le sillage d'une rutilante Mercedes à double aileron. Il a dû freiner, à un moment donné. Il y a eu ce crissement de pneu, qui a marqué le réel de son empreinte, d'un coup. Il a compris que quelqu'un allait voir sa plaque. Il a écrasé l'accélérateur, alors. La belle ordure n'a pas demandé son reste.

Tu l'as laissé courir jusqu'à la route. Qu'est-ce que tu regardais ?

Un landau bleu avance doucement, poussé par deux fines mains blanches. Deux jolies mains et un joli sourire. *Un sourire à te rendre joliment con.* Avec de longs cheveux bouclés, entre le blond et le roux, la même couleur soleil. La même couleur sang.

Tu ne l'as pas surveillé et il est allé sur la route.

Cette putain de grande route où ils roulent comme des cons. Ou la Mercedes rouge à double aileron roule comme des cons.

Qu'est-ce que tu foutais, Alain ?

- Je pense qu'elle m'en voulait.
- Pourquoi ?
- Parce que j'étais là.

Oscar.

Dans la salle d'attente, des gens tournent la tête vers eux. Helmes baisse la sienne, puis pose sa main sur son bras.

- Sarah a été atteinte par la mort de votre fils de façon irrémédiable. On ne peut rien faire contre des blessures aussi graves.

- Un mot à la con sur la table. C'est moi qui ai toujours tout fait.

Helmes ne répond pas. Ses yeux sont là mais Alain n'y voit rien.

- A quoi se résume la vie, maintenant ?

Helmes s'écarte d'un pas, prêt à partir.

- Passez me voir à mon cabinet. Et en cas de besoin, vous avez mon numéro de portable. Appelez moi. N'importe quand.

Qu'est-ce que tu foutais ?

9.

La chose fuit à quatre pattes jusqu'à l'orée du bois.

Elle s'enfonce rapidement dans les herbes hautes. Alain fait un crochet, récupère la hache. La sentir sur son flanc le rassure. Ferme, froide et prête à accomplir son office. La colère ne le lâche plus. Peu importe les raisons. Peu importe qui et pourquoi. Tout, tout pour ne plus apercevoir sa gueule à la fenêtre. Ne plus être observé, harcelé, menacé par sa présence intrusive. La paix.

La paix.

Il bondit dans les fourrés, écarte les branches basses, laisse les plus hautes lui battre le visage. Il saute, accélère et avance, coûte que coûte. L'écho peu discret du souffle de la bête est facile à suivre. L'ahurissement et la douleur la ralentissent.

Il la perd quand même, et s'arrête. Les herbes folles lui arrivent à la taille. Le sol meuble et les mousses s'affaissent par endroits. Aux aguets, la tête légèrement relevée, il prend conscience qu'il sourit. Un vrai rictus de cinglé, bon pour l'asile.

Il hurle. Guttural. Ça s'échappe de lui comme un diable de sa boîte. Il lève la hache au-dessus de sa tête. Sa forme parfaite se dessine sur le ciel nocturne, sous le ramage des arbres dressés tout autour de lui.

Une Mercedes à double aileron. Un mot sur la table de la cuisine.

- Viens !

Personne ne lui répond. Elle est toute proche. Il inspecte les abords immédiats, froid et décidé. Lentement, le souffle animal se fait de nouveau entendre. Un murmure. Elle est incapable de se taire. Il parcourt les quelques mètres qui les séparent, louvoyant comme un prédateur entre les troncs et les amas végétaux.

La chose bondit hors de sa cachette, à gauche. Elle se rue sur lui. Alain tombe, la bête fermement accrochée à son dos. Elle plante ses crocs dans la chair de son cou et mord si fort qu'elle lui coupe le souffle. Ils roulent sur un épais tapis de feuilles mortes, s'agrippent l'un l'autre. Elle se cramponne à lui. Il lance une série de coups de poings malhabiles en direction de son visage, et finit par lui faire lâcher prise. Elle s'écarte, reprend sa position accroupie. Alain arme sa hache. Elle lui adresse un regard apeuré, et une dernière fois, lui sourit. Sans moquerie cette fois. Son long bras blanc remonte au-dessus de sa tête, protection misérable.

Alain hésite. La morsure à son cou le lance. Elle voulait le tuer. Elle l'a agressé, lui qui ne demande qu'à se saouler en douce dans sa cabane. La tuer va régler le problème.

Régler le problème.

Son regard dérive vers ses hanches. Ses lourdes hanches de femme, si foutrement expétissantes. La concupiscence se dresse en lui comme un pic fiévreux. Une colère sourde.

Un crissement de pneus.

- Laisse-moi tranquille.

Le coup de hache est sec et rapide. La lame s'abat à un endroit où rien d'autre ne se trouve que de la chair nue. Elle s'enfonce si profondément qu'Alain la perd. La créature émet un cri étrange, rauque et furieux, d'abord, puis un long râle aigu. Plusieurs spasmes parcourent son corps. Elle s'immobilise tout à fait, le manche de l'arme dépassant d'elle comme une excroissance grotesque. Alain l'observe, interdit, comme elle s'écroule sur le flanc. Toutes les émotions qui l'assaillaient si peu de temps avant s'évaporent. Ne reste qu'un sentiment de vide.

Un vide absolu.

Un nouveau cri le tire de son hypnose. Un petit cri, court et agacé. Des pleurs.

Il examine les alentours. Une petite butte à quelques pas. Il s'approche. Pas à proprement parler une butte, plutôt d'un grand terrier. A demi creusé dans le sol et recouvert de branchages. Des feuilles mortes, un peu de terre. Les pleurs viennent de là. Alain plisse les yeux, discerne le petit corps blanc, allongé sur le dos. Ses bras et ses jambes repliés sous le ventre comme un chiot.

Ce n'est pas un animal. Couvert de salissures et mal emmitouflé dans un semblant de couche. Un tout petit corps, un modèle réduit. Un bébé. Un bébé humain. Pleurant et vagissant, démuné au coeur de l'abri.

Alain pose lentement le bout de ses doigts sur le ventre replet du nouveau né. Quel âge peut-il avoir ? Quelques semaines, quelques mois ? L'enfant ouvre et ferme ses poignes minuscules, cherche à agripper. Alain glisse un index dans cette main. Il la sent se refermer.

Cinq minuscules petits doigts.

La chose cesse de gémir. Ses yeux s'entrouvrent. Leur éclat noir se pose sur lui.

- Ça y est, murmure-t-il en glissant ses mains sous son dos pour l'amener à lui. Tout va bien, je suis là.

Ça y est.

Fuites fait partie du recueil Bestiales.

Plus d'information sur www.fantomurbo.fr